

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 12 (1924)

Heft: 180

Artikel: Pour et contre

Autor: Porret, Emma

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-258133>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des choses, plus courte que sa carrière syndicaliste. En 1922, elle avait posé sa candidature comme candidate travailliste pour le Parlement à Northampton, mais ne fut élue qu'aux élections de décembre dernier, à une très forte majorité. Et son *maiden speech*, elle l'a prononcé déjà dans une des premières séances de la Chambre des Communes, lors de la discussion de l'adresse en réponse au discours du trône, au sujet des chômeuses, dont l'Angleterre compte actuellement un quart de million, et pour lesquelles le gouvernement n'a certainement pas fait tout ce qu'il devrait. (Notons à ce propos que deux autres femmes députées ont également pris la parole dans cette discussion de l'adresse de réponse: Miss Lawrence (Labour Party) sur la question de la réforme de l'éducation, qu'elle regrettait de ne pas avoir entendu mentionner par le discours du trône, et la duchesse d'Atholl (parti conservateur) sur quelques questions intéressantes spécialement la situation des femmes en Ecosse. C'est un beau début.)

Miss Bondfield est une femme d'une intelligence de tout premier ordre, de très grandes capacités, d'une belle élocution. Elle sera sans aucun doute l'un des orateurs les plus écoutés de la Chambre, et l'un des meilleurs défenseurs du sort de la femme ouvrière dans le nouveau Cabinet.

Pour et contre

Sous ce titre, Marc Seménoff publie une série de brochures, dont la première, consacrée au *Vote des Femmes*¹ est de nature à nous intéresser. Les six articles qui la composent font parcourir toutes la gamme des opinions, et des opinants, sur ce sujet si controversé: Jane Misme, — qui vient de quitter la rédaction de *La Française*, — et Marie-Louise de Sainte-Suzanne donnent la note de la pleine conviction suffragiste; Léontine Zanta, dans un extrait de son livre attachant sur la *Psychologie du Féminisme*, a plutôt l'allure d'un esprit qui cherche à se faire une conviction, et qui, d'ailleurs, y arrive. Marthe Borély, en quelques pages pleines de contradictions, se montre et nous laisse perplexes; Marise Querlin ne nous livre qu'une boutade anti-suffragiste; ainsi, tout le poids de la thèse antisuffragiste repose sur les épaules du Dr Labrousse; mais il est de force à le porter, car le discours qu'il a prononcé au Sénat est, selon son auteur, un réquisitoire, et, ajouterons-nous, un réquisitoire aussi complet que possible, contre le vote des femmes. Ce discours peut donc, à lui seul, servir de base à cette confrontation d'opinions que nous nous proposons de résumer ici.

Le Dr Labrousse commence par déclarer faire abstraction des « autorités », des noms impressionnants que chacun des deux partis se plaît à jeter dans son plateau de la balance. Et nous sommes bien d'accord de ne pas remonter jusqu'au déluge; ce qui serait, d'ailleurs, très insuffisant, au point de vue historique, pour un débat qui date d'Adam et Eve. Puis il constate l'apathie des femmes de France. Si elles voulaient le droit de vote, il y a longtemps qu'elles l'auraient: mais « les femmes de nos provinces, de nos campagnes, fond même de la nation, ne le réclament point. » Patience! Monsieur le Sénateur! votre argument, si juste qu'il soit actuellement, va l'être de moins en moins. Ecoutez le cri de Marie-Louise de Sainte-Suzanne: « Elles l'obtiendront. L'élite féminine, celle qui pense et qui agit, conduira la masse au succès pour le bien commun. » Surtout si cette élite a la jolie crânerie de Marie-Louise de Sainte-Suzanne, le sérieux d'une Jane Misme, l'esprit juste et méditatif d'une Léontine Zanta, et si toutes sont bien décidées (et soyez sûr qu'elles le sont), à ne pas lâcher prise.

¹ André Delpech, éditeur, 51, rue de Babylone, Paris. Prix: 2 fr. 50.

D'ailleurs, dit M. Labrousse, elles n'ont pas besoin de l'égalité politique. « Elles risquent d'y perdre ce pouvoir secret qu'elles possèdent sur tant d'hommes, et qui est d'autant plus fort qu'il est plus caché. Le mot « cherchez la femme » n'est pas une plaisanterie. C'est une interrogation justifiée, et cela de l'Égérie antique à nos plus notoires contemporaines.

« L'histoire anecdotique raconte qu'un député, voulant connaître les raisons d'une politique, fractura sans délicatesse le portefeuille du premier ministre. Il y trouva un portrait de femme. Et ceci ne se passait pas dans des temps très anciens.

« Ainsi la vie, par son jeu naturel, sans qu'il soit nécessaire de lois électorales, permet à la femme de diriger souvent, de suppléer parfois l'homme. »

Pareillement, Marthe Borély, cherchant un remède à cette démocratie qui, tuant l'esprit de chevalerie, écrase la femme, conseille à celle-ci les ruses de Dalila.

Et Marise Querlin, elle aussi, voit dans la sentimentalité féminine des ressources autrement puissantes que dans les droits politiques. Les féministes croient que, faisant partie des Chambres ou des cabinets diplomatiques, elles pourraient empêcher des guerres? Allons donc! voici plutôt le conseil de Marise Querlin: « Qu'elles se tiennent, échevelées, dans les gares, où les trains pour partir seraient obligés de les écraser. » Ceci encore, tout aussi judicieux: « Qu'elles ne promènent plus sous la lumière crue des becs de gaz leur face de pierrot vendant du plaisir, puisqu'elles sont assez fortes pour travailler et recevoir le même salaire [ah?] que l'homme. » Et en somme, tout ce qu'elles croiront utile, elles l'auront, pourvu qu'elles sachent conseiller à l'homme de le demander pour elles, et qu'elles le lui demandent « dans le silence des maisons chaudes. »

Ainsi, la puissance de la femme est telle que M. Labrousse se demande avec effroi « vers quelle dictature nous nous acheminerions si nous ajoutions encore à la somme de liberté et d'autorité qu'elle sait prendre d'elle-même et à la somme d'obéissance qu'elle nous impose. »

Non, Monsieur, et vous, Mesdames; nous ne marcherions pas à une dictature féminine; mais, au lieu de ruser comme Dalila; de se tenir échevelées dans les gares (ce qui n'empêchera jamais le train de passer), de chuchoter dans l'ombre des maisons chaudes, et de glisser leur photographie dans les portefeuilles des ministres, les femmes qui ont du goût pour la politique (puisque vous convenez qu'il y en a) la feront au grand jour; elles subiront des échecs; mais peut-être l'une ou l'autre deviendra-t-elle ministre elle-même. Et si ce système-ci vous choque, nous vous avouons que celui-là nous répugne.

Jane Misme a des paroles sévères pour cette convention de protection d'une part, soumission de l'autre, visant moins à assurer la sécurité de la protégée que le pouvoir du protecteur; convention qui a de toutes parts fait faillite, et qui aboutit à un véritable parasitisme féminin. Frustrée de toute indépendance, la femme ne voit plus dans l'homme qu'« un pourvoyeur à exploiter, un tyran à duper. » Tandis que l'homme dit, avec le sénateur Labrousse: « Nous voulons les faire planer au-dessus de nos discordes » ou mieux encore, avec M. Alexandre Bérard, ce mot ineffable: « Les mains des femmes ne sont faites que pour être baisées », la femme fait de sa sensibilité de la neurasthénie; la pousse jusqu'à la crise de nerfs méthodique, et en arrive au type schématisé par un humoriste contemporain: « Si on résiste à M^{me} Riminy-Patience, elle se trouve mal, ce qui n'est pas si bête. On se sert des armes qu'on a; nous n'avons que notre faiblesse. » (Max Jacob).

Que, de plus en plus, des femmes, au lieu de cultiver cette faiblesse, cherchent à se fortifier et à s'affranchir; que 24 pays leur aient donné le droit de vote, cela ne signifie rien « pour la France, les pays latins, avant-gardes des idées de civilisation... Ce n'était pas assez des moutons! va-t-on créer des nations de Panurge? » Le Dr Labrousse oppose complaisamment l'idéalisme féminin des Latins, la conception romaine de la famille et chrétienne [ou plutôt : catholique] de la femme, à « la formule matérialiste de la femme masculinisée »... « La femme latine, plus honorée, dans des conditions meilleures, n'avait pas et n'a pas encore les mêmes raisons de réclamations que les femmes de Scandinavie. Le féminisme est un produit des excès des hommes du Nord. » Chose troublante, M^{me} Borély, qui habite le pays même aux destinées duquel préside le sénateur Labrousse, M^{me} Borély se plaint douloureusement de « la dureté de l'homme, de l'absence totale de sentiments chevaleresques dans la vie sociale. Une femme sans défense n'a rien à attendre d'une société qui n'a pas assez d'idéal pour avoir de la générosité, ni même de l'impartialité. » Elle évoque un procès célèbre, où pour l'accusée, une grande coquette, on n'avait ni assez d'excuses, ni assez d'égards. « Ce n'était pas une Cour d'assises, c'était une Cour d'amour. » Tandis qu'au contraire « aucun égard n'attend celles qui n'ont pas su tenir aux premières loges. » Et cependant, M^{me} Borély n'est pas une suffragiste; toujours perplexe, hésitant entre deux extrêmes; c'est elle qui, finalement, nous conseille les stratagèmes de Dalila. Pourtant, elle appelle le féminisme « notre cause », et « une croisade contre l'arbitraire masculin. » Dans cette croisade, « nous avons les hommes avec nous... quelques-uns, ceux qui maintiennent dans le monde les meilleures traditions de l'esprit humain. » Trop timide pour aller jusqu'au bout de ses principes, M^{me} Borély voit juste cependant; et elle pourrait conclure que la forme moderne de l'esprit chevaleresque, c'est pour un homme, d'être féministe. Pour le Dr Labrousse, au contraire, les Français sont si chevaleresques, qu'ils sont dispensés d'être féministes. Ces femmes qui se plaignent de la dureté de l'homme et de son arbitraire, il ne les voit pas. Il n'a d'yeux que pour la matrone romaine, et, peut-être, pour les reines de pierre du jardin du Luxembourg.

Les résultats de l'activité politique des femmes le laissent

aussi froid. Les féministes n'ont-elles pas la fatuité de s'attribuer le mérite de toutes les lois de protection, d'assistance, d'hygiène, de prévoyance, instituées depuis l'introduction du suffrage féminin? Or, d'autres pays, notamment la France, ont des lois aussi bonnes, et plus anciennes que les leurs.

Evidemment, personne n'a l'intention ridicule de nier que les hommes aient su faire seuls de bonnes lois; mais il est pour le moins enfantin de nier l'impulsion énorme donnée par les femmes électrices et députées, à la législation sociale. Nous renvoyons nos lecteurs au résumé éloquent du « Suffrage des femmes en pratique », donné par M^{me} Vuillienet, dans le numéro du 2 novembre 1923 de ce journal. Une seule page de ce volume convaincrat le plus incrédule, et M. Labrousse lui-même. Nous y voyons par exemple qu'en Grande-Bretagne, après l'entrée des femmes dans la politique, il a été adopté, en deux ans, plus de lois importantes pour l'amélioration de la situation des femmes que pendant les vingt années précédentes. Et ceci n'est pas une fable: la liste de ces lois nous est donnée; nous apprenons ainsi qu'en 1922, après quatre ans de majorité politique, les femmes ont fait passer, grâce à leurs représentantes au Parlement, un amendement au Code pénal pour lequel elles avaient vainement travaillé pendant vingt ans. Sans même chercher outre-frontière ce que les femmes électrices ont pu faire, nous savons fort bien ce que nous sommes incapables d'obtenir nous-mêmes de par notre incapacité politique: les femmes de Moutier, assez téméraires pour songer à organiser une Ecole ménagère, en fournissent le plus récent exemple; et le sénateur Labrousse se simplifie exagérément la tâche en prétendant anéantir, d'une petite phrase dédaigneuse, le labeur magnifique des femmes citoyennes.

Enfin — et c'est le grand point — la femme est un être sensible, instable, instinctif, et, par là, impropre à la politique. « Le progrès pourrait être défini: la victoire de la raison contre l'instinct. Or, la sensibilité est une forme supérieure, il est vrai, mais une forme de l'instinct. Quel recul! »

A entendre nos antiféministes, hommes ou femmes, ne semblerait-il pas que la femme ne soit qu'instinct, et que l'homme soit toute raison? Alors que, de part et d'autre, il s'opère de curieuses combinaisons de ces éléments, et que tout

Les femmes et les livres

Une romancière: Marcelle Vioux.

Marcelle Vioux ne publie que depuis quelques années seulement, mais dès le début ses romans ont retenu l'attention, et dès à présent il vaut la peine de jeter un rapide coup d'œil sur l'ensemble de son œuvre. Ce faisant, nous répondrons à un vœu qu'ont exprimé plusieurs lecteurs du *Mouvement Féministe*.

Le premier roman de Marcelle Vioux narrait, sous le titre de *l'Enlisée*¹), une histoire violente et pathétique, bien faite pour susciter la curiosité du public: Claire-Héloïse, une enfant abandonnée, recueillie vers ses dix ans par une grande dame connaît — avec le fils de sa protectrice — deux années de parfait amour, mais lâchée par son amant, enceinte et sans ressource, elle se livre à la galanterie pour gagner son pain. L'enfant naît, puis tôt après meurt. D'autre part, Claire-Héloïse devient fameuse sous le nom de Cécile Rambaud. L'ascension est rapide, qui la conduit à la célébrité. Les milieux interlopes qu'elle fréquente et où elle goûte de tout — même des paradis artificiels — sont minutieusement décrits. Cette vie dure quatre ans, Cécile n'a qu'un but: effacer en elle le souvenir de ce Pierre qu'elle a tant aimé et qui lâchement l'a trahie, la précipitant dans le malheur et le dévergondage. Puis, un jour, le hasard lui

fait retrouver Pierre. Incapable de résister à l'infidèle qu'elle aime encore, elle se laisse reprendre par lui. Le jeune homme semble d'ailleurs prêt à réparer ses torts: il épouse Cécile et l'emmène loin de ce Paris fatal, théâtre de son avilissement. Mais il s'efforce en vain de ne voir en elle que la petite Claire-Héloïse de jadis; il ne peut oublier qu'elle a été Cécile Rambaud, il est jaloux de ce passé qu'il ignore, mais qu'il ne se représente que trop facilement; il fait des scènes. De son côté Claire-Héloïse ne parvient pas à s'accoutumer à la vie rangée et bourgeoise qu'il lui faut désormais mener: elle ne peut plus se passer d'excitant; l'existence lui paraît morne, sans les surprises des nuits et l'inquiétude des lendemains incertains; elle est définitivement « enlisée »: elle quitte son mari pour retourner à ce monde, dont la hantise lui reste:

« Je ne m'appelle plus Claire-Héloïse. A partir d'aujourd'hui, je suis de nouveau Cécile Rambaud. Ah! que ce nom est léger à porter! Comme je me sens tout de suite plus jolie avec lui, plus belle, plus forte!

« Je serai coquette, menteuse, méchante: j'ai envie de faire souffrir des hommes, de les faire pleurer, supplier... Mon cœur est plus dur qu'un caillou, et je ne crois plus à rien. Mais j'ai toujours mon visage qui inspire la tendresse, moi air de gentillesse et de franchise et j'ai toujours mes yeux, mes yeux qui promettent tout ce qu'on leur demande dans le secret de son âme, mes yeux menteurs qui font croire à l'amour...

« Ah! comme je vais bien rire! »

Tel est, dans ses grandes lignes, ce premier roman de Marcelle Vioux. On comprend qu'il ait fait sensation. Audacieux

¹ Paris, Fasquelle, 1920.

est affaire de dosage. Laissez-nous tout de même la gloire de notre petite étincelle de raison. Rien de mieux conduit, de plus logiquement construit, que l'exposé de M. Labrousse... si ce n'est celui de M^{me} Jane Misme. Et lorsque M. Labrousse s'écrie : « Franchement, croyez-vous que l'homme devienne plus enclin à contracter mariage, à fonder un foyer, s'il n'est le maître du navire, s'il est certain que la direction morale et sociale de son foyer, de sa femme et de ses enfants, lui échappera ou seulement lui sera disputée ? » ... Tudieu ! le beau cri instinctif que voilà ! cri de l'instinct de domination, poussé par ce détracteur de l'instinct.

Est-il bien sûr qu'un peu de sentiment nuirait à la perfection politique réalisée par les hommes ? A l'autre bout du livre, M^{me} de Sainte Suzanne lance impertinemment ces mots : « Nous pouvons faire mieux que les hommes le bonheur des peuples, et, au pis aller, il faut avouer que nous n'aurions pas de mal à faire au moins aussi bien... A qui la faute si le livre est à 70 francs, sinon aux gouvernements que vous avez soutenus de vos votes, car vous avez soutenu Monsieur, [M. Victor Bérard] les plus mauvais d'entre eux. Il n'y avait pourtant pas de femmes pour prendre part à la vie publique, ni pour la diriger. S'il y en avait eu, elles n'auraient pas commis le quart des fautes dont vous portez, vous et vos pareils, l'entière responsabilité. »

S'il est vrai que les psychologies masculine et féminine, différent, que la femme soit plus intuitive et plus instinctive, est-ce une tare ? Que font les grands psychologues modernes, un Bergson ou un Freud, sinon de remettre en honneur l'intuition et l'instinct ? Le trône de l'orgueilleuse raison, de la déesse Raison, en est quelque peu ébranlée. Et, pour ce qui nous occupe, nous en tirerons bonnement cette conclusion qu'il faut de tout pour faire un monde, même un peu d'intuition et d'instinct féminins dans ces temples de la Raison qu'ont été jusqu'ici les Parlements masculins.

Où nous sommes toujours curieuses de voir venir nos adversaires, c'est à la question de justice. C'est là qu'ils trébuchent et s'enfoncent. M. Labrousse la secoue d'un brusque coup d'épaulé : « Il faudrait aussi en finir avec cette question d'indispensable justice, de justice intégrale, totale, à rendre aux

dans ses peintures, violent et révolté dans sa philosophie, il n'aurait pu passer inaperçu. On y trouve une critique franche et amère de cette morale qui fait de tant de vies de femmes des vies de corruption, honteuses et serviles :

« Ils nous achètent pour notre beauté, notre gaieté, et pour ce qu'ils peuvent faire avec nous qui savons faire l'amour ; car leurs femmes sont des idoles à part, quelque chose qui représente la chasteté, la droiture, la pudeur, la famille, l'honneur... Ils ne regardent avec nous que leur plaisir : que peut leur faire notre cœur ?... »

Mentionnons seulement le second romand de Marcelle Vioux (*Une repentie*¹) c'est-à-dire les amours de Marie-Magdelaine et sa repentance, habile broderie sur le thème des Evangiles qu'on s'étonne de trouver sous la plume d'un auteur protestant. Ces sortes de paraphrases nous ont toujours paru perdre beaucoup de leur valeur par le fait qu'elles diminuent la part d'invention et de réelle originalité de l'auteur, tout en déflorant l'admirable simplicité des Evangiles.

*L'Ephémère*²), troisième en date, est assurément le chef d'œuvre de Marcelle Vioux. L'histoire est navrante, saisissante de vérité. Babet Cadou, une enfant de la campagne, entre dans un tissage de la ville voisine. Elle à 15 ans ; elle est fraîche, jolie ; elle est naïve et pure. Le milieu où se trouve la petite aura vite fait, hélas, de la corrompre. La promiscuité démoralisante du dortoir ; la fatigue du travail journalier, qui ne laisse intact que

¹ Paris, Fasquelle, 1923.

² Paris, Fasquelle.

femmes, thème facile de déclamations toujours applaudies », et il appelle à la rescousse M^{me} Ferrero-Lombroso, d'ailleurs abondamment citée : « Il n'y a rien d'injuste à ce qu'une inégale condition sociale soit le lot de la femme, qui a des aptitudes différentes de celles de l'homme. C'est le contraire qui serait injuste. » Aptitudes différentes ! et qui doivent s'adapter à combien de conditions de vie identiques à celles des hommes ! Ces conditions de vie, c'est précisément ce que règlent les lois, bonnes (ou mauvaises), pour les deux sexes. La vérité, c'est que, hommes et femmes, nous restons très près de l'état de nature par notre être intime : et c'est ce qui m'empêche de craindre, comme Marthe Borély citant Vigny, que

« Les deux sexes mourront chacun de son côté »

et que nous en sommes très éloignés par notre vie quotidienne, et par notre situation dans l'Etat : ce qui fait que les uns et les autres, nous devons travailler ensemble à la configuration de l'Etat.

Nous regardons avec confiance vers l'avenir dont le passé est un gage. Ce passé, M^{mes} Jane Misme et Léontine Zanta en retracent l'historique, alternativement brillant et douloureux. La véritable cause du féminisme est « la violation des droits de la femme, en tant que personne humaine. » — « Quand elle souffre, quand on l'écoute, elle se révolte, faisant une crise. » Elle réagit « parce qu'elle veut vivre, et qu'en la privant d'une partie de ses droits, on la frappe de mort partielle » (Léontine Zanta). — « Cependant, il est vrai que par un dernier méfait de l'injustice trop longtemps prolongée, on ne peut guère, sans causer de dommages, lui substituer la justice. »

Ces inconvénients seront passagers, et l'œuvre de justice s'accomplira, bienfaisante. La lecture de cette petite brochure est faite pour fortifier cette conviction. Emma PORRET.

A relire avant la votation.

« ... La diminution du temps de travail permet au travailleur de mieux produire, de travailler avec entrain, elle permet au logement modeste d'être entretenu, aux enfants d'être bien élevés, à l'être entier enfin de comprendre la responsabilité de sa liberté comme les devoirs de son travail quotidien. »

le besoin de jouir ; la rudesse de la directrice, M^{lle} Céleste, dite la Planche ; les avances — qu'il est dangereux de repousser — de M. Blache, le chef de réception : tout conjure pour pousser Babet Cadou vers un destin fatal. Que va-t-il devenir de cette enfant ignorante au milieu de filles sales et dévoyées : Margot qui a un amant, Berthe rongée par le « loup », Fanny Potu la sale, Jeanne l'ivrogne ? Le sort de toutes ces filles est misérable. Il en est qui quittent le tissage ; alors la vie a pour elles des caprices : Laurence s'est enrichie, et Adèle parade, devenue courtisane de haut vol ; mais Stéphanie, qui a fauté, s'est noyée.

A ces influences, Babet Cadou n'oppose qu'une brève résistance. Après une première ébauche d'amour — l'amour-idylle avec le timide Bruno, un poète, un aristo — elle devient la proie du soldat Valentin. Son histoire n'est que celle de la plupart des jeunes ouvrières du tissage, et Jeanne la lui expose dans son langage grossier et brutal :

« T'as du chagrin ? Dis pas non, ça se voit trop. Mais va, pauvre, on est bien toutes du pareil au même, faites du même bois de flûte. Tu arrives ici, dans cette espèce de claue ; tu penses gentiment. Tu crois que tu vas turbiner, tu te trouves bien ; dortoir, cantine, c'est tout bénéfice, quoi, pour les parents. Puis, tu t'embêtes ; tu sors, histoire de prendre l'air, innocemment. Mais ils sont là dehors une dizaine de types qui te guettent et te racontent des boniments. Tu prends le pli de badiner sans t'en apercevoir. Eux sont malins et savent bien prêcher pour leur paroisse. Alors, t'es un peu niaise, t'as quinze ans, quoi ! T'as du vague à l'âme, tu penses pas à mal, mais tu écoutes ces c..... comme si c'était la voix du bon Dieu. Tu t'emballer, tu sautes le mur. Chez toi, tu commences à